

LE BON PÈRE

NOAH HAWLEY

série noire
GALLIMARD

Extrait de la publication

COLLECTION SÉRIE NOIRE
Créée par Marcel Duhamel

NOAH HAWLEY

Le bon père

TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR CLÉMENT BAUDE

nrf

GALLIMARD

Titre original :

THE GOOD FATHER

© *Noah Hawley, 2012.*

© *Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.*

*Pour Kyle et Guinevere,
la preuve que la vie est belle*

Il avait acheté le pistolet à Long Beach, chez un prêteur sur gages, une boutique qui s'appelait Lucky's. C'était un STI Trojan 9 mm. Tout ça est expliqué dans le rapport de police. Comme le mécanisme de la détente était rouillé, il le remplaça à l'aide d'un kit acheté sur Internet. On était en mai. Il vivait toujours à Sacramento, garçon au regard fuyant et aux lèvres gercées qui passait ses journées à la bibliothèque publique pour y lire des livres sur les crimes célèbres. Avant ça, il avait vécu au Texas, dans le Montana et dans l'Iowa. Jamais plus de quatre mois au même endroit. Parfois, il dormait dans sa voiture. Il était parti pour un périple. Chaque kilomètre parcouru le rapprochait d'un but.

Le Trojan faisait partie des trois armes à feu qu'il avait achetées dans les mois qui précédèrent l'événement. Il les gardait dans le coffre de sa voiture, une vieille Honda jaune que la police retrouverait plus tard sur un parking près du Staples Center, à Downtown Los Angeles. Le compteur afficherait 337 000 kilomètres. Depuis quinze mois qu'il avait quitté l'université, il avait beaucoup roulé. Il lui arrivait de faire des petits boulots pour gagner deux ou trois sous : des jobs à la journée, dans des fast-foods, sur des chantiers. Il restait en marge. Tout le monde disait la même chose : il était discret, réservé, un peu sensible. Mais ça, ce serait plus tard, après les nombreuses

enquêtes, les chronologies illustrées de son périple, la reconstitution fastidieuse de chaque étape. Aujourd'hui il y a des graphiques, des livres en cours d'écriture. Mais dans les heures qui suivirent l'événement, personne ne savait rien. Qui était ce jeune homme ? D'où venait-il ? On dit que la nature a horreur du vide, mais CNN encore plus. Juste après le premier coup de feu, les journalistes cherchaient déjà désespérément à comprendre, visionnaient les images, analysaient les angles et les trajectoires. En quelques heures, ils obtinrent un nom, des photos. Un jeune homme à l'œil vif et à la peau laiteuse en train de grimacer face au soleil. Rien d'aussi accablant que Lee Harvey Oswald brandissant son fusil mais, observées à travers le prisme de ce qui s'était passé, les photos semblaient prophétiques, comme les portraits de Hitler bébé. Une lueur folle dans le regard. Et pourtant comment y voir quelque chose de définitif ? Ce n'était qu'une photo, après tout. Plus vous vous rapprochiez, plus le grain en était épais.

Comme tout événement que l'on peut qualifier d'historique, il subsiste dans les détails un mystère impénétrable. Des éclairs lumineux. Un écho inexplicable. Encore aujourd'hui, plusieurs mois après, il reste des trous, des journées, parfois même des semaines entières, que l'on n'arrive pas à expliquer. On sait qu'il a fait du bénévolat à Austin, Texas, en août, l'année précédant l'événement. Les organisateurs se souviennent d'un gamin brillant, bosseur. Dix mois plus tard, il travaillait comme couvreur à Los Angeles, les ongles noirs de goudron, tout maigre, perché sur des toits de schiste, inhalant l'air enfumé.

Cela faisait alors plus d'un an qu'il vadrouillait. Un hobo sur roues, perdu dans le grand vide américain. Quelque part en cours de route, il changea son nom. Il commença à se faire appeler Carter Allen Cash. Il trouvait que c'était joli, que ça claquait bien sur la langue. Son vrai nom était Daniel Allen. Il avait vingt ans. Enfant, il n'avait jamais été attiré par la violence gratuite sur les autres. Il ne collection-

nait pas les armes en plastique et ne transformait pas tout ce qu'il touchait en arme. Il sauvait les oiseaux tombés de leur nid. Il aimait partager. Et pourtant il se retrouverait un jour, en plein Texas, à tirer à l'arme automatique dans un petit club de tir au sol jonché de mégots de cigarettes.

Par les belles soirées de mai, il s'asseyait sur le sol d'une chambre de motel et affûtait ses idées. Il maniait les balles, ouvrait la boîte et les faisait tinter dans sa main. Il était une flèche humaine filant vers l'inexorable. Aux informations, il voyait des hommes politiques prononcer des discours dans des snacks de petites villes et des fermes poussiéreuses du Midwest. C'était une année électorale ; les électeurs, les candidats, les grands spécialistes et l'argent, tout le monde était porté par un grand élan démocratique. La période des primaires était quasiment terminée. Bientôt viendraient les grandes conventions de chaque parti. Assis dans sa chambre de motel, Carter Allen Cash s'imaginait voter avec une balle.

Quand il avait sept ans, il était fou de sa balançoire. Il poussait sur ses pieds et pointait les talons vers le ciel en criant : « Encore ! Encore ! » C'était un enfant vorace, infatigable, et tellement vivant qu'à côté de lui tout le monde paraissait malade, immobile. La nuit, il se couchait sur son lit défait, à moitié habillé, le front plissé, les poings serrés, comme une tornade qui n'aurait plus d'air. Qui était ce petit garçon et comment devint-il un homme jouant avec des balles de pistolet dans une chambre de motel ? Qu'est-ce qui le poussa un jour à plaquer sa vie tranquille pour commettre un acte barbare ? J'ai lu les rapports. J'ai regardé les images. Mais la réponse continue de m'échapper. Plus que tout, je veux savoir.

Car voyez-vous, je suis son père.

C'est mon fils.

1

LA MAISON

Dans la famille Allen, le jeudi, c'était soirée pizza. Mon dernier rendez-vous de la journée était fixé à 11 heures, et à 15 heures je prenais le train du retour jusqu'à Westport tout en feuilletant les dossiers des patients et en répondant aux coups de fil. J'aimais voir la ville s'éloigner et les immeubles en briques du Bronx disparaître de part et d'autre des rails. Les arbres arrivaient lentement, et la lumière du soleil surgissait, triomphale, tels des cris de joie à la chute d'une longue dictature. Le canyon devenait une vallée. La vallée devenait un champ. Dans le train, j'avais l'impression de m'épanouir, comme si j'échappais soudain à un sort que je croyais pourtant inévitable. C'était étonnant, pour moi qui avais grandi à New York, vrai fils du béton et de l'asphalte. Mais avec les années j'avais fini par me lasser des angles droits et des sirènes incessantes. Alors, dix ans plus tôt, j'avais emmené ma famille à Westport, Connecticut, où nous étions devenus une vraie famille de banlieusards, avec des rêves et des espoirs de banlieusards.

J'étais rhumatologue — chef du département de rhumatologie à l'hôpital presbytérien Columbia, à Manhattan. C'est une spécialité que la plupart des gens ne connaissent pas ; ils pensent qu'il s'agit de soigner les yeux humides ou une toux catarrhale due à un méchant rhume des foins. En réalité, la rhumatologie est une sous-spécialité

de la médecine interne et de la pédiatrie. Le mot vient du grec *rheuma*, qui signifie « ce qui coule comme une rivière ou un ruisseau », avec le suffixe *ologie*, c'est-à-dire « l'étude de ». Les rhumatologues traitent principalement de problèmes cliniques qui concernent les articulations, les tissus mous et les affections apparentées à des tissus conjonctifs. Nous sommes souvent les médecins de dernier recours lorsque les patients développent des symptômes mystérieux touchant la plupart des systèmes du corps humain : nerveux, respiratoire, circulatoire. On demande l'avis du rhumatologue quand un diagnostic est peu concluant.

J'étais un spécialiste du diagnostic, un détective médical, j'analysais des symptômes et des résultats d'examens, à la recherche des maladies les plus pernicieuses, des traumatismes les plus insaisissables. Au bout de dix-huit ans, je trouvais mon travail toujours passionnant et me couchais souvent avec lui, parcourant le passé de mes patients lors des instants confus qui précèdent le sommeil, cherchant des formes récurrentes dans la surface des choses.

Le 16 juin était une belle journée, pas trop chaude, mais avec la menace de l'été new-yorkais dans l'air. On sentait les premières odeurs d'humidité qui s'élevaient du bitume. Bientôt, le moindre souffle de vent ressemblerait à l'haleine brûlante d'un inconnu. Bientôt, on pourrait lever le bras et étaler la fumée des pots d'échappement sur le ciel comme de la peinture à l'huile. Mais on n'était encore qu'au stade de la menace. Une chaleur un peu étouffante, un filet de sueur sous les aisselles.

Ce soir-là je rentrai tard. Les gardes de l'après-midi avaient duré plus longtemps que prévu et je ne descendis pas du train avant 18 heures. Je parcourus les neuf rues qui séparaient la gare de la maison, parmi les rangées de pelouses manucurées. Des petits drapeaux américains flottaient sur certaines boîtes aux lettres. À côté de moi, à moitié hors de mon champ de vision, je voyais les palissades blan-

ches, à la fois sympathiques et prohibitives, défilent comme les pignons d'une roue de vélo. Une impression de mouvement, d'engrenage sans fin. C'était une petite ville riche, et j'en étais l'un des habitants, un expert médical, un professeur à Columbia.

J'étais devenu docteur en médecine avant l'époque des mutuelles, avant le harcèlement des médecins, et je m'étais plutôt bien débrouillé. L'argent me procurait certains luxes, certaines libertés. Une maison de quatre chambres, quelques arpents sur un terrain pentu avec un saule pleureur et un vieux hamac fatigué paresseusement agité par le vent. En ces débuts de soirée, quand il faisait bon, je traversais le calme de cette banlieue avec une impression de sérénité, de réussite. Ni arrogant ni égoïste, mais solide sur ses bases et humain. C'était le triomphe du marathonien après la course, la joie du soldat le jour où prend fin une longue guerre. Vous aviez affronté et surmonté un obstacle, et le combat vous rendait meilleur, plus sage.

Lorsque je franchis le seuil de l'entrée, Fran était déjà en train de préparer la pâte, de la pétrir sur le plan de travail en marbre. Les jumeaux râpaient du fromage et ajoutaient des garnitures. Fran était ma deuxième femme, une grande rousse aux courbes amples, comme un fleuve indolent. Avec la quarantaine, sa beauté avait changé, passant de la vigueur athlétique d'une volleyeuse à une volupté un peu lasse. Réfléchie, les pieds sur terre, Fran était quelqu'un qui prenait son temps, qui abordait les problèmes avec une vision de long terme. Autant de vertus que ne possédait pas ma première femme, encline à écouter ses pulsions et à se laisser emporter par ses émotions. Mais j'aime à penser qu'une de mes grandes qualités est de savoir apprendre de mes erreurs. Et que, si j'ai demandé un jour Fran en mariage, c'est parce que nous étions — faute d'un terme plus romantique — complémentaires, au sens le plus profond du mot.

Fran était secrétaire virtuelle, c'est-à-dire qu'elle travaillait de la maison, aidant des gens qu'elle n'avait jamais vus à organiser des rendez-

vous et à réserver des vols. En guise de boucle d'oreille, elle portait un appareil Bluetooth qu'elle chaussait dès le réveil et n'enlevait pas avant de se coucher. Elle passait donc une grande partie de ses journées à mener ce qui ressemblait à une longue conversation avec elle-même.

Les jumeaux, Alex et Wally, fêtaient leurs dix ans cette année-là. C'étaient des faux jumeaux, en tous points dissemblables. Wally avait un bec-de-lièvre et un air vaguement menaçant, comme un petit garçon qui attend juste que vous lui tourniez le dos. En réalité c'était le plus doux des deux, le plus innocent. Un gène défectueux lui avait donné un palais fendu, et bien que le problème eût été presque réglé par une opération, il émanait encore de lui quelque chose de décalé, d'imprécis, de vulnérable. Son frère Alex, le blond, en apparence un ange comparé à lui, avait récemment eu quelques ennuis pour s'être bagarré. C'était un problème récurrent chez lui, ça avait commencé dès le bac à sable, à l'époque où il était prêt à taper tous ceux qui se moquaient de son frère. Mais avec le temps, cet instinct de protection s'était mué en un besoin irrépressible de défendre les plus faibles — les petits gros, les polards, les gamins qui portaient des appareils. Quelques mois plus tôt — après avoir été convoqués dans le bureau du proviseur pour la troisième fois en six mois —, Fran et moi avons emmené Alex à déjeuner et lui avons expliqué que, si nous approuvions son désir de protéger les plus fragiles, il allait tout de même devoir trouver des moyens moins physiques pour y parvenir.

« Si tu veux que ces petits caïds reçoivent une bonne leçon, lui avais-je dit, il faut que tu leur apprennes quelque chose. Et je peux te garantir que la violence n'a jamais rien appris à personne. »

Alex était vif et avait de la répartie. Je lui avais donc conseillé de s'inscrire à un cours de débat, où il pourrait apprendre à battre ses adversaires à coups de mots.

Il avait haussé les épaules, mais j'avais senti que l'idée lui plaisait. Les mois suivants, Alex était devenu le meilleur débateur de sa classe, à tel point qu'il soumettait à une analyse aristotélicienne la moindre sollicitation de notre part à manger ses légumes ou à participer aux tâches ménagères.

Je ne pouvais m'en prendre qu'à moi-même.

Telle était notre petite famille. Un père, une mère et deux fils. Daniel, le fils issu de mon premier mariage, avait vécu un an avec nous pendant son adolescence morose, puis était reparti aussi subitement qu'il était venu : il m'avait réveillé un matin, avant l'aube, pour me demander de le conduire à l'aéroport. Sa mère et moi nous étions séparés quand il avait sept ans, et après mon départ pour la côte Est il était resté avec elle, sur la côte Ouest.

Trois ans après son bref séjour chez nous, Danny, âgé de dix-huit ans, était entré à l'université. Mais il avait abandonné au bout d'à peine un an pour prendre sa voiture et filer vers l'ouest. Plus tard, il expliquerait qu'il avait juste voulu « voir du pays ». Bien sûr, il ne nous dit pas qu'il avait tout plaqué. J'envoyai un jour une carte postale à son dortoir ; elle me revint telle quelle, avec un tampon N'HABITE PLUS À L'ADRESSE INDIQUÉE. Danny avait toujours été comme ça. Il ne tenait pas en place, il surgissait à des endroits inattendus, à des moments inattendus. Depuis, il appelait de temps en temps, envoyait des mails depuis des cybercafés perdus dans les plaines du Midwest. Quelquefois je recevais une carte postale griffonnée à la faveur d'un accès de nostalgie estivale. Mais toujours à sa convenance, jamais à la mienne.

La dernière fois que je le vis, c'était en Arizona. J'étais parti là-bas pour un colloque de médecine. Daniel, lui, passait par là, en route vers le nord. Je lui offris le petit-déjeuner dans un café branché, près de mon hôtel. Il avait les cheveux longs et mangeait ses

pancakes sans s'arrêter, avec sa fourchette qui se déplaçait de l'assiette à sa bouche comme une pelleuse.

Il me raconta qu'il avait beaucoup dormi à la belle étoile dans le sud-ouest. La journée, il faisait du stop, et le soir il lisait à la lumière de sa torche. Il avait l'air heureux. Quand on est jeune, il n'y a rien de plus romantique que la liberté — cette certitude insouciantes qu'on peut aller partout, qu'on peut tout faire. Et même si j'étais encore agacé qu'il ait abandonné la fac six mois plus tôt, le connaissant, je ne peux pas dire que j'aie été surpris.

Daniel avait grandi dans les voyages. C'était un adolescent itinérant, ballotté entre le Connecticut et la Californie, vivant en partie avec moi, en partie chez sa mère. Par nature, les enfants en garde alternée sont indépendants. Tous ces Noëls passés dans des aéroports, tous ces étés à faire l'aller-retour entre papa et maman. Des mineurs non accompagnés qui traversent le pays d'est en ouest. Daniel avait beau avoir surmonté ça sans trop de dommages, je m'inquiétais quand même, comme n'importe quel parent. Pas au point de me donner des insomnies, mais assez pour semer en moi le doute chaque jour, une impression lancinante de perte, comme si un objet important avait été mal rangé. Pourtant, Danny avait toujours été autonome, c'était un gamin intelligent, aimable. Aussi m'étais-je persuadé qu'il se sentait à l'aise partout.

Assis en face de moi dans ce café de l'Arizona, l'automne précédent, Daniel s'était moqué de ma veste et de ma cravate. On était un samedi, et il me dit qu'il ne voyait pas l'intérêt de s'habiller comme ça.

« C'est un colloque de médecine, lui répondis-je. J'ai une réputation professionnelle à tenir. »

Il en rigola. Pour lui, le spectacle de tous ces adultes qui se comportaient et s'habillaient d'une manière que la société jugeait « professionnelle » était grotesque.

Au moment de nous séparer, j'avais voulu lui donner 500 dollars, mais il les avait refusés, m'expliquant qu'il se débrouillait avec des petits boulots à droite et à gauche, que ça lui ferait bizarre de se trimballer avec tout cet argent sur lui.

« Ça briserait l'équilibre, tu comprends ? »

L'étreinte qu'il m'avait accordée fut intense et longue. Ses cheveux sentaient le sale, le parfum doux et musqué du hobo. Je lui avais demandé s'il était sûr pour l'argent. Il s'était contenté de sourire. Je l'avais regardé s'en aller avec un profond sentiment d'impuissance. C'était mon fils et j'avais perdu le contrôle sur lui, si tant est que je l'eusse jamais eu. J'étais maintenant un spectateur, un observateur, qui le regardait mener sa vie depuis la touche.

Au coin de la rue, Daniel s'était retourné et m'avait salué de la main. J'avais fait de même. Puis il s'était enfoncé dans la rue et s'était perdu au milieu de la foule. Depuis, je ne l'avais pas revu.

Dans la cuisine de notre maison du Connecticut, Fran vint m'embrasser sur la bouche. Ses mains étaient pleines de farine, elle les tenait comme j'avais tenu les miennes quelques heures plus tôt, au moment d'entrer dans l'unité de soins intensifs.

« Alex s'est encore battu, me dit-elle.

— C'était pas une bagarre, rectifia Alex. Une bagarre, c'est quand on frappe quelqu'un et qu'il répond. Là, c'était plutôt une agression.

— Monsieur Gros Malin a été exclu trois jours.

— Je compte me mettre très en colère, dis-je. Une fois que j'aurai bu un verre. »

Je sortis une bière du frigo. Fran était retournée au four à pizza.

« On a pensé pepperoni et champignons pour ce soir, dit-elle.

— Loin de moi l'idée de critiquer, mais... »

Parlant dans le vide, Fran dit soudain : « Oui, le vol 715 pour Tucson. »

Tucson ? C'est alors que je vis la lumière bleue.

« Oui, il va avoir besoin d'une voiture. »

Je voulus répondre mais elle leva le doigt.

« Ça m'a l'air parfait. Vous m'enverrez l'itinéraire par mail ? Je vous remercie. »

La lumière bleue s'éteignit. Le doigt s'abaissa.

« Qu'est-ce que je peux faire ? demandai-je.

— Tu peux mettre la table. Et je voudrais que tu sortes la pizza dans dix minutes. Ce four me fait toujours peur. »

La télévision était allumée dans le coin — le jeu « Jeopardy ». C'était une de nos autres habitudes domestiques : regarder les jeux télévisés. Fran trouvait bon que les enfants se mesurent aux participants. Je n'avais jamais compris pourquoi. Mais chaque soir, vers 19 heures, notre maison se transformait en une cacophonie de phrases sans queue ni tête.

« James Garfield, dit Wally.

— Madison, corrigea Fran.

— Sous forme de question, dit Alex.

— Qui est James Garfield ? fit Wally.

— Madison, reprit Fran.

— Qui est James Madison ? »

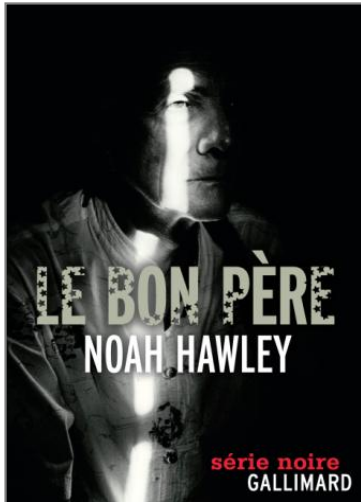
Je m'étais habitué à ce tohu-bohu ; j'avais même hâte de le retrouver. Les familles se définissent par leurs rituels quotidiens. Les allers et retours en voiture. Les matchs de foot et les clubs de débat, les rendez-vous chez le médecin et les sorties scolaires. Chaque soir, on mange et on débarrasse. On vérifie que les devoirs ont été faits. On éteint les lumières et on ferme les portes à clé. Le jeudi, on sort les poubelles sur le trottoir, le vendredi matin on les rentre. Au bout de quelques années, même les disputes se ressemblent, comme si on ne cessait de revivre la même journée. Il y a là quelque chose de rassurant, quand bien même cela nous rend fou. En tant que secrétaire virtuelle, Fran était une maniaque militante. Nous étions sa

REMERCIEMENTS

Pour leur confiance, leur passion et leurs conseils, j'aimerais remercier mon agent, Susan Golomb, et mon éditrice, Alison Callahan. À mon père, Thomas Hawley, qui m'a appris ce que voulait dire être un bon père, tout ce que je puis dire c'est que tu me manques chaque jour. Et à mes autres parents, Mike et Trudy, je veux dire merci de m'avoir accueilli et montré qu'on est plus fort avec une famille que sans. À Kyle, ma femme, qui me soutient et donne un sens à ma vie, merci. Tu me rends meilleur.

Enfin à Guinevere, ma Guinevere, pour qui tout ce qui est arrivé dans le passé est arrivé « le week-end dernier » et qui veut absolument grandir malgré tous nos efforts pour l'en empêcher — merci de me laisser être ton père.

Tu me donnes envie de vivre pour l'éternité.



Le bon père Noah Hawley

Cette édition électronique du livre
Le bon père de Noah Hawley
a été réalisée le 07 mars 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135646 - Numéro d'édition : 233728).

Code Sodis : N50469 - ISBN : 9782072453991
Numéro d'édition : 236264.